

Sous la direction de Pierre ARBUS



1914 - 1918
GRANDE GUERRE OU
CONTRE-RÉVOLUTION ?

Ce que disent les imaginaires

☐ Téraèdre

CINEMA / FORMES AUTONOMES

1914 – 1918
Grande guerre ou contre-révolution ?
Ce que disent les imaginaires

Collection « Cinéma / Formes autonomes »

Dirigée par Pierre Arbus

La collection **Cinéma / Formes autonomes**, dirigée par Pierre Arbus, Maître de Conférences à l'École Supérieure d'Audiovisuel (ESAV / Université de Toulouse Jean Jaurès), rassemble des textes au croisement de l'esthétique et de la création audiovisuelle. Elle s'attache à témoigner d'une pensée singulière et novatrice, qui ne rejette pas l'hétérodoxie, et s'adresse principalement à des auteurs écrivant sur, ou à partir de leur propre création, ou sur d'autres créations appréhendées avec un regard de créateur-chercheur. La collection privilégie ainsi les approches transversales, préoccupées, à la fois, par l'objet « film », et par l'éminence des outils et des formes impliqués dans sa mise en œuvre.

Déjà parus

Yves BELAUBRE, *Critique du scénario américain* suivi de *Pour un scénario filmique*, 2016.

Pierre ARBUS, Guy CHAPOUILLIÉ (coord.), *Marcel Pagnol, un inventeur de cinéma*, 2010.

Sous la direction de
Pierre ARBUS

1914 – 1918
GRANDE GUERRE
OU CONTRE-REVOLUTION ?

Ce que disent les imaginaires

▣ Téraèdre

Du même auteur :

Pierre ARBUS, Guy CHAPOUILLIÉ (coord.),
Marcel Pagnol, un inventeur de cinéma, Paris : Téraèdre, 2010

Pierre ARBUS, *Le Cinéma de Victor Erice : aventures
et territoires d'enfance dans l'Espagne franquiste*, Paris :
L'Harmattan, 2017

ISBN 978-2-36085-092-1

© Téraèdre 2019

www.teraedre.fr

*Ils sont morts en soldats
Car empêchés de l'être
En révolutionnaires.*

*À la mémoire des trop jeunes victimes
de la Grande Guerre.*

*« Le maréchal des logis Barousse vient d'être tué, mon colonel,
qu'il dit tout d'un trait.*

- Et alors ?

*- Il a été tué en allant chercher le fourgon à pain
sur la route des Étrapes, mon colonel !*

- Et alors ?

- Il a été éclaté par un obus !

- Et alors, nom de Dieu !

- Et voilà ! Mon colonel...

- C'est tout ?

- Oui, c'est tout, mon colonel.

- Et le pain ? » demanda le colonel. »

**Louis Ferdinand Céline,
Voyage au bout de la nuit,
Paris : Denoël et Steele, 1932.**

Les Marchands de gloire, de Marcel Pagnol, ou les cataplasmes d'oseille

Par Guy Chapouillié

Il ne peut y avoir de modernité en dehors de ce savoir : les camps d'extermination ont eu lieu. Comme il n'y a pas eu d'avant-garde en dehors du savoir sur les tranchées de 14-18.

« Dans la lumière » de Serge Daney, *Art Press*,
Numéro spécial « L'histoire continue », 1992.

Contre l'oubli de la boucherie de 14-18, quelques scandales littéraires ont sauvé l'honneur de la littérature comme le livre d'Andréas Latzko, Hommes en guerre, publié en 1917, qui accuse sans détourner les yeux : *Un homme est mort devant mes yeux, j'ai vu la mort et la vie, ces deux titans, se déchirer en lui. Et je serais malade parce que mon cerveau filma cette lutte ? Ce sont les autres les malades, ceux qui parlent de réussite et de victoire avec des yeux brillants...*

Plus tard, en 1925, la pièce de théâtre Les Marchands de gloires, de Marcel Pagnol et de Paul Nivoix dénonce ces malades du pouvoir, sans scrupules, qui construisent à l'arrière la société d'après-guerre, la main sur le fric, avec comme remède à toutes les frustrations des *cataplasmes d'oseille*.

Contre les planqués et les industriels de l'armement, « les boches de l'arrière » disaient les poilus, mais aussi contre la mythologie du sacrifice, cette œuvre fait éclater la peau de son époque tout en étant le germe des orientations du théâtre et du cinéma à venir de Marcel Pagnol dont la vision tragique du monde se réalise là, déjà, avec une rare force de la parole.

Bachelet (Président de la société des anciens combattants) — Eh bien, messieurs, je suis tout prêt à vous soutenir, mais je voudrais au moins connaître votre programme.

Maurin (Directeur du journal La Gazette) — Il est simple : défense des Libertés Républicaines.

Bernadac (Avocat) - Liberté de conscience, liberté de parole d'abord !

Martinot (Entrepreneur) — Et surtout liberté de l'entreprise. Démolition des taudis, et diminution des impôts sur le bâtiment, parce que quand le bâtiment va, tout va.

Le Docteur — Soins médicaux gratuits, payés par l'État !

Bachelet — En somme, du socialisme ?

Berlureau (monsieur le Maire) — Ah non ! Le contraire ! Ces gens-là veulent appauvrir les riches : nous voulons enrichir les pauvres !

Bachelet — Ce serait souhaitable, mais les enrichir avec quoi ?

Maurin — En reprenant à l'État les immenses richesses qu'il a volées à la nation. Oui, cher ami, plusieurs millions d'hectares qui n'ont d'autre utilité que l'entretien de milliers de fonctionnaires inutiles, qui nous coûtent, chaque année, des milliards. Distribuez-les à nos paysans, et vous verrez en jaillir l'abondance pour tous.

Le Docteur (ricaneur) — Et une admirable surproduction qui les amènera à barrer les routes avec leurs tracteurs.

Nous sommes en 1925 et déjà l'intuition de Marcel Pagnol est affûtée, notamment à propos des magouilles et plus finement de la surproduction et du barrage des routes par des cortèges de tracteurs.

C'est aussi le moment où la France chante *Tout est permis quand on rêve* avec Henri Carat, *Arrêtez les aiguilles* avec Berthe Sylva, *Elle s'était fait couper les ch'veux* avec Drean qui témoigne de l'émergence de la mode garçonne, alors que le 27 février le Parti National Socialiste allemand est reconstitué, que le 18 juillet Adolf Hitler publie « Mein Kampf », que le 31 juillet l'évacuation de la Ruhr est terminée : les pions d'un étrange échiquier se mettent en place.

Certes, il n'y a pas un village français sans un monument aux morts érigé pour ne pas oublier qu'il y a des ancêtres dont le sang est un activateur de notre mémoire. Mais ceux qui sont revenus, Joseph mon grand-père, aveugle

et gueule cassée, Gabriel mon oncle, plusieurs fois blessé, parmi d'autres, vivants et ignorés, car pour être un héros il faut être bien mort et enterré.

J'ai vécu une grande partie de mon enfance au croisement de leurs récits sur la Grande Guerre, souvent assis près du lit de Joseph, devant un plan de bataille gigantesque qui couvrait un des quatre murs de sa chambre. J'ai récolté là quelques trophées avec lesquels j'ai vécu et je vis encore, de menus trophées, car aucun des deux n'avait envie de s'étendre, les mots toujours les mots étant en retard sur leur vécu, leur souffrance avec l'impression durable de ne pas être reconnu, comme si quatre années au front étaient quatre années d'absence dans la marche du monde. Gabriel adhéra au Parti Communiste pour que plus jamais il n'y ait ceux qui peinent et ceux qui profitent et Joseph ne manquait jamais l'occasion, dès qu'il entra dans l'église de Casteljaloux, de saluer l'assemblée à haute voix pour semer un peu de désordre et se régaler de la désapprobation qu'il ne pouvait voir sur les visages retournés, mais qu'il sentait bien par le froissement des corps et des têtes en mouvements. La première fois où je l'ai accompagné, je ne savais où me mettre, et puis progressivement j'ai pris ma part du plaisir de voir cet homme droit, fier, afficher une certaine joie de vivre par un gag tonitruant qui jamais ne ratait son effet. Ils auraient aimé que nous les écoutions plus ou mieux, car être écouté vraiment c'est être compris dans son propos, son sujet, son intérêt. Être écouté c'est une forme de compassion.

C'est le credo de l'œuvre de Marcel Pagnol ou quelque chose d'approchant qui invite à l'écoute, sans juger avant de comprendre, par le jeu de dialogues où la parole n'aura pas de limites. Il commence à peine, mais il sent déjà que l'accès au monde tragique ne peut se faire que par la parole, une parole dans tous ses états où l'ironie et le burlesque appartiennent à la complexité cruelle du monde : « Un ignoble individu, qui crève de santé »¹. Et où la nuance délivre la cruauté : « Et les mutilés ? Je dois vous dire qu'ils ne croient plus à grand-chose... Leur président m'a dit l'autre jour : pendant la guerre nous étions des mutilés, maintenant, nous sommes des infirmes »².

Pagnol pratique son entrée dans l'art dramatique par des tâtonnements à quatre mains, les siennes avec celles de Paul Nivoix. Une décision d'écrire à deux qui se situe dans le prolongement d'une amitié née à Marseille où Paul Nivoix dirigeait un hebdomadaire intitulé *Spectator*, avant de travailler à Paris dans la revue *Comédia* comme rédacteur. Leur première pièce *Tonton* est un vaudeville dont la banalité consternerait Marcel Pagnol, mais qui fut

¹ PAGNOL (Marcel), *Œuvres complètes 1*, Théâtre, *Les Marchands de Gloire*, Édition de Fallois, Paris : 1995, p. 53.

² *Ibid.*, p. 89-90.

jouée une vingtaine de fois et lui rapporta la somme importante de sept cents francs, une équivalence de 150 repas dans un restaurant convenable, dira-t-il.

Cependant il vient de découvrir la joie d'entendre ses répliques, de voir vivre ses personnages. Alors il prend la décision de recommencer, avec l'envie croissante de vivre plus intensément l'écriture tout en prenant plus de risque lié à plus d'ambition, notamment de tenter une percée dans le monde du théâtre parisien. Des amis lui recommandent de choisir un sujet de poids, proche du scandale et Marcel Pagnol qui les écoute décide que cette pièce sera une satire féroce de ceux qui profitent de la mort des autres, et qui montent sur le cercueil des héros pour se grandir ; elle parlera avec sincérité des affairistes qui ont bâti, dans l'écart de 14-18, sur l'humus de sang, de viande, de terre, de peur et d'absurdité, un monde d'affaires à coup de mensonges et d'impostures.

Et la pièce sera féroce. Son imagination de tombera pas du ciel, elle s'inspire de l'histoire de Robert, son voisin en classe de philosophie. Son père et celui de Marcel Pagnol étaient instituteurs et amis ; ils étaient sincèrement laïques, chantaient volontiers l'Internationale et détestaient les décorations. Robert sera tué à Verdun et son père qui percevait cette guerre comme une grande machination des marchands de canon, sera terrassé par une congestion cérébrale. Il se remet jusqu'au plus surprenant des renversements en s'inscrivant à l'association des parents de héros et participa à des défilés avant d'être nommé directeur d'une école importante. L'avancement ne manque pas de sel. Pas de mensonge, mais une trahison pour servir la gloire du fils et un peu de la sienne.

La pièce *Les Marchands de Gloire* emprunte ce même chemin du renversement, mais en beaucoup plus sombre, dans le ton de ces *abattoirs internationaux en folie* qui ont foudroyé Céline. Le mort est vivant, il revient à la mémoire six ans plus tard et son retour va déclencher une débâcle morale au cœur de l'ineffable et écœurante vérité des hommes. Un changement irréversible, non pas comme une montée vertueuse face au mensonge, mais une descente aux affaires, aux combines, aux mensonges et à l'exercice du pouvoir de gérer au mieux les richesses produites par les autres, pour des raisons que le service public ignore.

J'ai lu et relu la pièce, mais les corps et les voix me manquaient : « il est donc raisonnable de dire qu'un manuscrit de théâtre n'est qu'un projet de représentation³ ».

³ *Ibid.*, p. 10

Mais en 1993, au Théâtre Daniel Sorano de Toulouse, j'ai eu la chance de découvrir la pièce mise en scène par Jean-Louis Martinelli⁴ et, à ma grande surprise, si l'empreinte de l'époque est encore forte — il faut savoir qu'au moment de sa sortie, le temps social coïncide avec le temps théâtral — j'ai néanmoins trouvé les dialogues faciles en bouche avec des mots et des phrases martelés comme des sons de notre temps⁵ : devant la surprise des royalistes de voir le père du héros s'opposer à la moindre censure de leur journal, il leur répond « Mais c'est surtout au nom des libertés que la République assure à tous les citoyens, quelles que soient leurs opinions politiques : j'ai parlé en Républicain, et en défenseur de la presse libre, que nul n'a le droit de bâillonner. »⁶

Je n'étais plus le lecteur libre de son rythme, arrêtant même l'élan des personnages, j'étais un spectateur de théâtre tiré par l'oreille, conduit au front du souvenir et je jubilais en homme complet grâce à une authentique parole dramatique, naissante certes, mais déjà exclusive de tout ce qui n'est pas essentiel à l'accomplissement des personnages. Une parole concourant à la construction d'un lieu plus dense que le quotidien où l'amour, la mort, le pouvoir et l'ordre des affaires y tissent des liens qui ne laissent place à aucun répit. Et si Henri, le mort ressuscité, ne meurt pas d'une passion, il meurt symboliquement par la trahison de sa mémoire, en s'engouffrant dans les affaires, activatrices de l'oubli et de la dévastation de la fraternité.

La pièce appartient à cette veine littéraire qui ausculte au cœur de la décomposition du vivant, là où six ans après la fin de la guerre, ceux qui trempent leur croissant dans du café au lait⁷ font la mine de se souvenir en

⁴ Jean-Louis Martinelli est un metteur en scène de théâtre né à Rodez le 3 septembre 1951. En 1977, il fonde sa compagnie, le Théâtre du Réfectoire à Lyon. En 1987, il prend la direction du Théâtre de l'Ouest lyonnais qui devient le Théâtre du Point du Jour. De 1993 à 2000, il dirige le Théâtre national de Strasbourg, et à partir de 2002, le Théâtre des Amandiers à Nanterre jusqu'en décembre 2013 en dépit du soutien du maire de Nanterre PCF) défendant sa reconduction. Il s'occupe désormais de sa propre compagnie : Allées/Retours.

⁵ Une cassette vidéo de la pièce en Avignon est toujours dans les archives de Jean-Louis Martinelli. Le 2 mars 1993, la pièce est programmée à la Maison des arts et de la culture. Mise en scène de Jean-Louis Martinelli ; adapté de la pièce écrite par Marcel Pagnol et Paul Nivoix ; décors de René Caussanel ; costumes de Patrick Dutertre ; avec Charles Berling, Claude Bolle-Reddat, Jean-Marc Bory... [et al]. Note : Lumières : Claude Couffin. Son : Lyonnell Borel. Maquillage : Françoise Chaumayrac Distribution : interprété aussi par Florence Bosson ; Rémy Carpentier ; Romaine Friess ; Michèle Gleizer ; Georges Mavros ; Jean-François Perrier ; Jean-Pierre Sentier ; Géraldine Viossat.

⁶ PAGNOL (Marcel), *Œuvres complètes 1, Théâtre, Les Marchands de Gloire*, Édition de Fallois, Paris : 1995, *Les marchands de Gloire*, p. 139.

⁷ PROUST (Marcel), *A la recherche du temps perdu, Le temps retrouvé*, Paris : Quarto Gallimard, 1999 : « Madame Verdurin souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, avait fini par obtenir de Cottard une ordonnance qui lui permit

élevant un poilu foudroyé sur sa mitrailleuse au rang de mort glorieux, pour une raison peu glorieuse d'élections à ne pas perdre, car quelques députés radicaux nationaux chrétiens à la Chambre pourront servir au mieux les affaires qui enrichissent la communauté villageoise où est né et a vécu le héros, Henri Bachelet. Il s'agit sans doute des mêmes qui allaient voir le film *Une page de gloire*, encore une histoire de gloire, pour se donner de l'air⁸.

En effet, la pièce s'installe loin du front dès le premier acte, là où s'engraissent les « boches de l'arrière » et où les parents des soldats ne vivent que dans l'angoisse d'une lettre livrée par le facteur, cette missive de la faucheuse qui coupe l'arrière en deux, entre la mort annoncée et la vie sans entraves. Le premier acte donne bien le ton, entre l'industriel qui fabrique les obus et qui propose à la famille Bachelet d'embaucher le fils Henri, ce qui est une manière de le mettre à l'abri, en connaissance de cause, et le facteur qui livre la lettre tant redoutée, déjà reçue par un de leurs amis détruit, Grandel, qui n'attend plus le facteur : « Moi le facteur, je ne l'attends plus... Mon fils est mort pour la patrie. Peut-être aussi pour les marchands de canons »⁹. Le drame vient de se produire et, dans la « coupe franche » du rideau qui se baisse ou de la page qui se tourne, le monde a radicalement changé. Henri est mort, et les actes qui suivent ne seront qu'une description des pratiques de ceux qui ne s'expliquent la guerre qu'à la cadence soutenue de leur enrichissement. De son côté, le père du martyr qui déclarait « je suis resté sans une tâche, sans un remords, propre jusqu'au bout des ongles, c'est ma seule réussite »¹⁰, accepte d'être candidat pour la députation avec l'étiquette Radicaux Nationalistes Chrétiens, mais à la condition d'avoir la certitude d'être élu « il serait cruel, il serait impie d'associer le nom de mon fils à un échec, si nous ne sommes pas élus »¹¹. Et se déploie alors toute une stratégie pour gagner le maximum de voix dont le meilleur morceau consiste

de s'en faire dans certains restaurants dont nous avons parlé (...) Elle reprit son premier croissant le matin où les journaux narraient le naufrage du Lusitania. Tout en trempant le croissant dans le café au lait, et donnant des pichenettes à son journal pour qu'il pût se tenir grand ouvert sans qu'elle eût besoin de détourner son autre main des trempettes, elle disait : « Quelle horreur ! Cela dépasse en horreur les plus affreuses des tragédies ».

⁸ *Une page de Gloire*, film de 60 minutes, sorti en 1915. Denise Cholet et Robert Laroche s'aiment, mais les grands-parents qui ont élevé la jeune femme et chez qui Denis vit toujours, s'opposent à leur union. Denise et Robert se marient donc contre leur gré et, pour parfaire leur bonheur, un bébé est sur le point de naître. La guerre éclate, entraînant le départ de Robert au front. Denise écrit à Robert la joie que lui procure la naissance du petit Jules et se réconcilie à cette occasion avec ses grands-parents. Recevant un jour une lettre bouleversante de Robert, Denise décide de le rejoindre avec son fils. Après avoir franchi les lignes et trouvé refuge dans un cantonnement, Denise sauve le drapeau du régiment durant une bataille.

⁹ PAGNOL (Marcel), *op. cit.*, p. 52.

¹⁰ *Ibid.*, p. 61.

¹¹ *Ibid.*, p. 86.

à faire revenir le corps du sergent Henri Bachelet, l'un des premiers à être rapatrié. La veille des élections sera le jour béni. La scène du décompte est digne des plus impitoyables descriptions de magouilles électorales, « mon journal a huit mille cinq cents abonnés qui ont des familles. Je ne crois pas exagérer en comptant qu'ils m'apporteront de dix à douze mille voix »¹² déclare le propriétaire de *La Gazette*, « il manque donc seize mille voix » dit le maire « l'abbé nous en promet quatre mille »¹³ et comme les royalistes se rallieront, l'affaire est dans le sac. Simultanément, Germaine, la femme du sergent s'est remariée avec son patron à la tête d'une entreprise de cars prospère, les transports Godard. Et la petite Yvonne, une cousine très lointaine amoureuse d'Henri depuis toujours, s'empare de l'alliance délaissée, se la passe au doigt : « maintenant, la veuve, c'est moi »¹⁴. La relève est assurée.

Et puis, c'est le coup de théâtre parfait, un inconnu, quelque peu amnésique, débarque au beau milieu de l'ordre et du confort bourgeois d'une famille qui profite. Blessé, perdu, l'inconnu a d'abord été recueilli et soigné par les Allemands, comme l'a été mon grand-père. Il dit s'appeler Henri Bachelet tout simplement parce qu'il raconte l'histoire de sa mère qui lorsqu'il était petit mettait un carton dans sa poche avec la mention « Henri Bachelet, 4, Place du Marché ». Le monde ayant changé et Marcel Pagnol étant ce qu'il est, je me laisse aller à penser que Place du marché est devenu place au marché. Cela va si bien au lieu et à la situation. Cependant, le mort est bien vivant et il va falloir s'y faire, vite même, puisque le retour de son corps est pour le lendemain, avec cortège, discours et les électeurs au bout. C'est une résurrection qui n'arrange pas les affaires des affairistes locaux dont Berlureau le maire-maître en magouilles qui va d'abord tenter de faire douter tout le monde, le mort-vivant lui-même, trouve la parade par une mise à l'écart du héros en l'envoyant en Provence dans une de ses apaisantes propriétés. Mais il y a un corps dans le cercueil et là, s'enracine la mise en œuvre, non pas d'un mensonginet, mais bien d'un énorme mensonge dont personne ne pourra s'exonérer. Marcel Pagnol entame ici un débat majeur qu'impose la question du mensonge entre l'idée que celui qui ment, si généreuse que soit son intention en mentant, doit répondre des conséquences de son mensonge, et l'idée que la vérité n'est pas un devoir¹⁵.

¹² *Ibid.*, p. 87.

¹³ *Ibid.*, p. 87.

¹⁴ *Ibid.*, p. 67.

¹⁵ CHAPOUILLIÉ (Guy), « La ville méditerranéenne au cinéma, Marius, Fanny, César : un cinéma du bord de mer », in *Orizons*, Paris, 2015, p. 189 : « J'entends même dire que le mensonge serait essentiel à l'humanité et qu'il jouerait un aussi grand rôle que la recherche du plaisir. Le débat reste ouvert et la Trilogie ne manque pas de raisons qui le relancent. La tâche

Et pour Bachelet père, les choses ont tellement changé que sa conception du monde est un pli irréversible, « la guerre ne tue pas que des hommes. Elle supprime aussi des façons de vivre ou de penser... Elle change les règles du jeu (...) Toi, tu viens de renaître à l'âge de 32 ans, dans un monde nouveau... Alors évidemment, tu ne comprends pas »¹⁶ dit-il à son fils qui lui répond « J'ai été assez étonné en lisant les journaux. On dirait qu'ils sont écrits par des canailles pour tromper des imbéciles »¹⁷.

Bachelet père sera élu, il deviendra ministre jusqu'à la dernière crise existentielle de son fils Henri qui veut vivre, rien que vivre, mais avec sa propre identité. Là encore, le piège s'avère intraitable, car Henri est devenu un de ces mythes indéboullonnables dont l'Histoire de France est nourrie. Il incarne le sacrifice dont les tenants du pouvoir ont tant besoin. C'est l'aboutissement d'un projet monstrueux qui refuse au mort de vivre dans son innéité et de n'exister que par l'identité de son frère très tôt disparu, c'est l'effacement d'une petite histoire au profit de la grande. C'est un destin tragique qui fait d'un vivant un mort pour l'éternité. Plus tard, avec *Manon des Sources*, il dessinera les contours d'un mythe pour insister sur les petites imprécisions, les menus aléas qui conduisent à la tragédie, au mythe : Chez Pagnol, la tragédie inverse la structure du mythe d'Œdipe : au contraire d'Œdipe, qui tue sans le savoir son propre père, César ignore que c'est son fils dont il provoque la perte. César n'est pas mauvais ; il accomplit ses gestes malfaisants en se conformant strictement à l'éthique qui commande de s'attacher inconditionnellement à sa terre, de la protéger à tout prix contre l'intrusion d'étrangers »¹⁸. Ici, l'éthique correspond à la morale dominante des maîtres du marché que dénoncent férocement Marcel Pagnol et Paul Nivois.

Henri épousera Yvonne dont il attend un enfant, et ces deux personnages auxquels je pouvais m'attacher semblent avec les autres dans le monde sans pesanteur de magouilleurs, ces « boches de derrière » dont la conception du monde et de la démocratie fait froid dans le dos. En réalité, Grandel l'ami intime, l'honnête homme qui refuse la pension que lui attribue l'État, pour la mort de son fils, « ils me l'ont pris, ils me l'ont tué, je ne veux pas qu'ils

n'est pas simple, car, au croisement de toutes les relations humaines, les nuances du mensonge foisonnent et se recourent dans toute tentative d'énumération : calomnieux, diplomatique, pernicieux, grossier, humiliant, hypocrite, blagueur, salutaire, maladroit, affreux, beau, grand, infâme, contraignant ou petit... J'en passe et des meilleurs ».

¹⁶ PAGNOL (Marcel), *Œuvres complètes 1, Théâtre, Les Marchands de Gloire*, Édition de Fallois, Paris : 1995, p. 150.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ ZIEZEK (Slavon), *Avez dit Totalitarisme ? Cinq interventions sur les (més) usages d'une notion*, Paris : Éditions Amsterdam poche, 2007, p. 30.

me le paient »¹⁹ est le seul héros que j'aurais aimé voir prendre de l'envergure, mais sa conception du monde le met seul face à un courant dévastateur. Son naufrage est une vive protestation contre la dérive d'une société qui oublie la fraternité. Sans doute un regard annonciateur de la crise et de la guerre.

Le 15 avril 1925, à la fin de la générale, le dernier rideau fut salué par de longues acclamations qui ressemblaient à un triomphe. Néanmoins, l'accueil s'est déroulé dans un calme relatif où les passions se sont données libre cours. Mais dans l'ensemble, les critiques furent bonnes, parfois enthousiastes jusqu'à parler de chef-d'œuvre : « Pièce satirique sur les mœurs politiques d'après-guerre, d'une vigueur saisissante, d'une ironie atroce, dont bien peu d'écrivains de théâtre sont aujourd'hui capables » (André Rivoire *Le Temps*), « vous sentez ce qu'il y a d'atrocement réel dans tout cela. Merci ! Merci ! C'est très courageux à vous d'avoir crevé l'abcès, quand ce ne serait que pour éclabousser de plus les mufles et les salauds de l'après-guerre » (Henri Bancel, *La Voix du combattant* du 10 octobre 1925). Cependant, pour des raisons diverses, la pièce fut arrêtée à la treizième représentation. Aux États-Unis, une critique du *Daily News by Burns Mantle* du 15 décembre 1925 remarquera que beaucoup des soutiens de la *Théâtre guild* ne vont pas aimer la pièce, car ils font partie des profiteurs qu'elle dénonce.

En Union Soviétique, la pièce a marqué les esprits au point de susciter une adaptation cinématographique, *Les marchands de gloire* ou *Les morts ne reviennent pas*²⁰, dans laquelle Henri Bachelet devient communiste, comme mon oncle Gabriel. Si l'existence même de ce film donne la mesure de l'impact de la pièce, sinon auprès du public, en tout cas auprès des autorités et des gens du cinéma, je peux confirmer, ayant assisté à sa présentation à la Cinémathèque Française²¹, que la colère et la révolte qui l'habitent n'y trahissent guère la protestation de Marcel Pagnol. C'est une des preuves de la vérité de cette pièce qui met en pièces la conception bourgeoise du monde où triomphent les menteurs, les affairistes et les as de la combine pour mettre en symbiose les politiques et les entrepreneurs. Ainsi, cette pièce, qui fait tomber le masque d'une certaine dévastation, est un fragment de mémoire qui nous permet de dire que, malgré la Seconde

¹⁹ PAGNOL (Marcel), *Œuvres complètes 1*, Théâtre, *Les Marchands de Gloire*, Édition de Fallois, Paris : 1995, p. 73.

²⁰ *Les Marchands de Gloire* ou *Les morts ne reviennent pas* (Torgovtzi Slavoï) un film de 53 minutes (?) réalisé par Léonid Obolenski en 1929. Leonid Leonidbolensovich était un acteur russe et soviétique. Né dans la famille d'un employé de banque, il a étudié à l'Institut de cinématographie Gerasimov.

²¹ Projection le 16 avril 2014 à 15 heures, salle Georges Franju, dans le cadre de la manifestation *Le cinéma de la Grande Guerre* qui s'est déroulée du 26 mars au 1er décembre.

Guerre mondiale et les choix du Conseil National de la Résistance, ce modèle bourgeois est revenu, avec même une force plus conséquente nourrie par la mondialisation. C'est peut-être aussi pour cela que la pièce n'a pas eu, en France, le succès pourtant entrevu au moment de la Générale.

Quoi qu'il en soit, Marcel Pagnol a sa propre hypothèse de l'échec auprès du public français. Il estime que ses personnages étaient trop doués en bassesses, en tricheries, qu'ils étaient sans doute trop médiocres et qu'il admet l'indifférence du public.

Cependant, si pour être moderne, il faut se battre, protester, être témoin critique de son temps et contribuer ainsi à l'édification de la mémoire de toute la société, une mémoire diversifiée et même contradictoire pour briser le récit des plus forts, alors *Les Marchands de Gloire* présentent un beau caractère de modernité que les tâtonnements et les longueurs n'affaiblissent pas, au contraire, ce sont les preuves d'une vérité du regard qui ne craint pas la critique et invite à la discussion, notamment sur la lutte cruciale qu'il est convenu d'appeler le refoulement. Car la mort d'un fils ou d'une fille ouvre grand les vannes où s'engouffrent les pulsions naturelles, le repli sur soi, avant d'entrer en conflit avec la culture du partage et par conséquent avec la nécessité, pourtant vitale, de la vie ensemble. Et puis, il y a Yvonne, cette amoureuse d'un autre temps qui se révèle une ardente désirante dont le combat consiste à ne plus attendre pour construire son désir. Fille-mère, le projet de la cacher, de la soustraire à la vie sociale, est un mensonge par omission, mais pour le personnage, une manière en 1925 de dire que si ça change, tout doit changer, et surtout que tombe le masque hypocrite du patriarcat : ce sera le thème central de l'œuvre cinématographique de Marcel Pagnol d'Angèle la rebelle pardonnée à Manon des Sources, cette blonde des collines qui finit par mettre à genoux, les menteurs du patriarcat.

Il en est de même du germe de la résurrection d'Henri, prolongée par l'éclatante réapparition de l'aviateur de Naïs, ou de Marius revenu des mers lointaines, d'Angèle sauvée de la ville, de l'aviateur disparu dans *La fille du puisatier* et de *Manon des Sources* liée au retour de l'eau, ce qui n'est pas le plus mince des jaillissements prometteurs, sans oublier, après l'avoir interrompue en 1930, le retour de Marcel Pagnol lui-même à la littérature avec *L'eau des collines*²² qui dessinera les contours hasardeux d'un nouveau mythe.

Nous voilà parvenus à la puissance fertile de Marcel Pagnol pour qui la place de la mémoire est bien aux côtés de l'intelligence, de l'imagination,

²² PAGNOL (Marcel), *L'Eau des collines*, roman en deux parties : *Jean de Florette*, *Manon des sources*, Paris : Éditions de Provence, 1963.

des sens, pour avancer dans la connaissance critique du monde ; alors, il ne faut négliger aucune des productions de l'homme issues de ces croisements, en particulier *Les Marchands de gloire* de Marcel Pagnol et de Paul Nivoix²³ qui nous rappellent sans cesse au bon sens qui fait le monde : « Les bonnes nouvelles arrivent quand on ne s'y attend pas », « les mauvaises aussi »²⁴.

Guy Chapouillié est Professeur émérite, cinéma et audiovisuel, à l'Université de Toulouse Jean Jaurès, cinéaste, et fondateur de l'École Nationale Supérieure d'Audiovisuel (ENSAV) de Toulouse.

²³ PAGNOL (Marcel), *Œuvres complètes 1*, Théâtre, *Les Marchands de Gloire*, Édition de Fallois, Paris : 1995, p. 45 : « me promenant avec Nivoix, je lui fis part de mes réflexions, et nous décidâmes de refondre *Les Marchands de Gloire*, pour en resserrer l'intrigue, en voiler l'amertume, et humaniser nos personnages. Nous pensions que nous avions encore du temps devant nous. Mais Paul Nivoix est mort ».

²⁴ *Ibid.*, p. 57.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	11
INTRODUCTION.....	13
<i>Par Pierre Arbus</i>	
Une « Grande Guerre » (1914 - 1918).....	13
La singularité du conflit	16
Représentations — témoignages et imaginaires.....	19
Les courants d'analyse	21
L'ouvrage.....	29
ANGELUS NOVUS	41
Le Sceptre et le Sabre. La représentation de la Grande Guerre comme un atelier du droit et de la justice	43
<i>Par Sylvain Louet</i>	
L'auteur.....	54
L'épouvantable au cinéma avant et après la guerre de 14-18 : du spectaculaire à l'intime.....	55
<i>Par Raphaëlle Costa de Beauregard</i>	
Fantômas et l'art du mouvement	56
Intériorisation de l'imaginaire filmique	60
Résurgence du mort vivant « spectaculaire » après la guerre de 14-18.....	65
Bibliographie	73
L'auteure.....	76
Quand Kader Attia donne un nouveau visage à la Grande Guerre : la barbarie comme outil de résilience	77
<i>Par Marion Delage de Luget</i>	
Bibliographie	88
L'auteure.....	88

L'œil était dans le cheval et regardait la guerre : *Cheval de guerre*, du roman pour enfant au film de Steven Spielberg 89

Par Christophe Beney

La Première Guerre mondiale dans *Cheval de guerre* 90

Le cheval miraculeux 95

Bibliographie et documents..... 99

L'auteur..... 99

La figure métaphorique du mort-vivant et sa relation à « la Grande Guerre » (1919-2013)..... 101

Par Joël Mak dit Mack

« L'armée des morts » chez Abel Gance : une confusion de genre ? 104

Où le puzzle reconstitué, fragile, peut offrir des pistes nécessaires et utiles. 108

Comment une guerre en efface une autre ?..... 109

Zombies et première guerre mondiale, entre esthétisme codifié et perte de sens. . 111

En guise de conclusion : *J'accuse*, œuvre matricielle du zombie post-moderne 112

Bibliographie 113

L'auteur..... 115

Cicatrices de la Grande Guerre : résurgences des mutilés et des Gueules cassées dans le cinéma fantastique français de l'entre-deux-guerres..... 117

Par Hélène Frazik

L'indignation devient horreur : de *J'accuse !* (1919) à *J'accuse !* (1938), d'Abel Gance 118

Dans la nuit de Charles Vanel (1930) : la tragédie de l'homme défiguré 122

Bibliographie :..... 126

L'Auteure 127

« Abel Gance : le cinéma à la mort de Dieu » 129

Par Élodie Tamayo

Une croix sans gloire..... 130

« L'art s'avance alors comme un dieu secourable » 132

La croix re-vêtue de la lumière du cinéma..... 136

Pour conclure 138

Bibliographie..... 139

L'auteure 140

DE MAUX EN MOTS 141

La guerre et la sortie de guerre revisitées par un écrivain régionaliste du Nord : Léon Bocquet (1876-1954) 143

Par Chantal Dhennin

Léon Bocquet, auteur de *Le fardeau des jours* (1924), un roman régionaliste sur la sortie de guerre 144

Le fardeau des jours révèle des destins marqués par une guerre sans gloire.. 148

Les blessures, leur évolution, la vie. 152

L'auteure 157

Représentation de la guerre dans la Littérature roumaine au début du XX ^e siècle	159
<i>Par Alina Bako</i>	
Camil Petrescu — vie, œuvre, guerre	160
Liviu Rebreanu — vérité personnelle et implication guerrière.....	162
Bibliographie :.....	165
L'auteure	166
« Tout est contaminé maintenant » La vision de la guerre par Mireille Havet.....	167
<i>Par Marthe Compain</i>	
Bibliographie.....	177
L'auteure	177
REQUISITOIRES.....	179
L'imaginaire impossible ? Dire la guerre depuis l'arrière — Alain, Jean Norton Cru, Louis Guilloux.....	181
<i>Par Aurélie Ledoux</i>	
Bibliographie.....	189
L'auteure	190
<i>Capitaine Conan</i> : une réécriture de la Grande Guerre par le cinéma ?	191
<i>Par Céline Piot</i>	
Le discours historique dominant.....	192
Le film <i>Capitaine Conan</i> : une exégèse de la « brutalisation » ?.....	194
Pour conclure	196
L'auteure	197
LES ÉCRANS DE LA MEMOIRE	199
La <i>visualité</i> de la Grande Guerre à travers l'effervescence des « images Albert Kahn »	201
<i>Par Adrien Genoudet</i>	
Méthodologie d'une recherche sur la visualité en histoire	202
L'effervescence des images : quelques exemples au sein du fonds Albert Kahn .	204
Les « à-présent » de l'image et l'écriture de l'histoire	209
Bibliographie.....	212
L'auteur	213
L'expérience <i>Léon Vivien</i> ou la mise en récit de la Grande Guerre sur <i>Facebook</i>	215
<i>Par Catherine Bouko</i>	
La circulation des témoignages : une entreprise délicate.....	217
L'organisation dramatique du récit de Léon Vivien	218
La Grande Guerre en récit 2.0.....	222
Bibliographie.....	223
L'auteure	224
Angela RICCI LUCCHI, Yervant GIANIKIAN, <i>Oh !, Uomo</i> , 2004	
L'archive et le regard	225
<i>Par Emmanuel Cano</i>	
Interroger le statut des images	228
Interroger la capacité des images à fabriquer l'histoire	231
Interroger la capacité du cinéma à faire œuvre de mémoire	235
L'auteur.....	238

<i>Les Marchands de gloire</i> ou les cataplasmes d'oseille.....	239
<i>Par Guy Chapouillié</i>	
Du sauvage au soldat, les tirailleurs sénégalais dans les imaginaires entre 1914 et 1930.....	251
<i>Par Anthony Guyon</i>	
Le sauvage au cœur de la modernité.....	253
Entre le front et l'arrière : le soldat.....	256
L'indigène.....	258
Pour conclure.....	260
L'auteur.....	260
Souvenirs de la Première Guerre mondiale dans un contexte extra- européen. Cas du roman camerounais postcolonial.....	261
<i>Par Richard B. Tsogang Fossi</i>	
Concepts méthodologiques.....	262
Du contenu des œuvres.....	264
La Grande Guerre dans la mémoire littéraire au Cameroun.....	265
Remarques conclusives.....	272
Bibliographie.....	273
L'auteur.....	274
TABLE DES MATIÈRES.....	275



1914-1918 GRANDE GUERRE OU CONTRE-REVOLUTION ?

Les représentations *a posteriori* — romans, nouvelles, films, œuvres théâtrales, peintures, œuvres plastiques, bandes dessinées — de la Première Guerre mondiale sont nourries d'imaginaires singuliers et intimes, que l'histoire n'a pas nécessairement voulu ou su interpréter pour ne pas faillir aux orientations d'une thèse, sinon dominante, du moins majoritairement partagée au moins jusqu'aux années soixante, celle du consentement patriotique des combattants.

Cette querelle, confrontée à celle de la « brutalisation » avère, de surcroît, la nécessaire opposition de classe au sein même de la nation française qui a présidé à l'initiation de ce conflit avec ce nouvel ennemi héréditaire venu remplacer l'Angleterre : l'Allemagne de Bismarck. En effet, sur la scène nationale, tandis que se jouait une guerre des paradoxes, entre le colonialiste pacifique Jaurès et l'anticolonialiste guerrier Clemenceau, le peuple des ouvriers, employés, paysans se préparait, au parterre, à faire front pour protéger la bourgeoisie et l'aristocratie des villes, non pas tant des Allemands, que de la tentation révolutionnaire perpétuelle de tous ces anciens communards qui les avaient tourmentés durant tout le XIX^e siècle.

Les célébrations du Centenaire terminées, il est grand temps d'examiner ce que disent aujourd'hui de la guerre ces propositions, comme autant de métamorphoses poétiques de la mémoire souvent délaissées au lendemain des grands événements de l'Histoire, au profit des archives officielles et de la parole autorisée, puis des contenus explicites des témoignages individuels.

Non pas seulement à travers les sujets qu'elles abordent, aux contenus qu'elles dévoilent, mais à l'anatomie, à l'histologie, pour ainsi dire, de la parole qui les énonce, ses bruissements, ses frémissements et tout ce qu'elle nous murmure au creux de l'oreille, et qu'il nous faut comprendre à l'aune de nos convictions, des résonances de nos histoires individuelles, familiales, collectives, de notre culture, de nos convictions et croyances, de nos engagements idéologiques, sans craindre aucunement d'aller au rebours d'un certain mode officiel de fabriquer l'Histoire.

*Cet ouvrage collectif a été dirigé par **Pierre ARBUS**, maître de conférences habilité à diriger les recherches à l'École supérieure d'audiovisuel de Toulouse (ENSAV), cinéaste-essayiste, et membre du Laboratoire de recherche en audiovisuel (LARA - SEPPIA) de l'Université de Toulouse — Jean Jaurès. Il interroge, dans son travail de recherche sur le cinéma, les imaginaires de résistance et les liens entre mémoire, territoire et histoire. Il a publié sur le travail de Victor Erice, Sergueï Loznitsa, Artavazd Péléchian, Alexandre Sokourov ou Polanski.*

Illustration de couverture : Félix Vallotton - *Verdun* - Huile sur toile, 1917 -
© Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / image musée de l'Armée.

ISBN : 978-2-36085-092-1

29 €

